

## Mission In Amenas, une aventure néocoloniale

Pour donner corps à son dernier ouvrage, paru aux éditions Koukou, Mohamed Benchicou a choisi la forme du roman noir. Terrain privilégié de la critique sociale et politique, la «Noire», comme on dit dans le jargon éditorial, dissèque, décortique, met à nu les rouages des machines étatiques et des rapports qu'elles entretiennent avec les individus.

Comme dans tout roman noir, *La Mission* a son héros, sinon son anti-héros. Le très britannique Sir William Thompson est un citoyen modèle, intellectuel à la mode, membre de la jet-society, adepte du jogging et du jardinage. Professeur émérite au «Department of war Studies» du King's College de Londres, il est aussi consultant et analyste politique en matière de terrorisme, ce qui en fait un spécialiste de la sécurité des ressources énergétiques. C'est à ce titre qu'il est sollicité pour une mission en Algérie : enquêter pour le compte du gouvernement britannique sur la prise d'otages d'In Amenas.

A compter de ce jour, la vie de Sir William Thompson va virer au cauchemar. Héros lucide et désenchanté, il entrera en révolte contre un système dont il ignorait jusqu'alors les insatiables appétits : «J'étais parti pour Tiguentourine plein de verve et d'enthousiasme ; j'en suis revenu métamorphosé, décontenancé, abasourdi par ce que j'y avais découvert sur les hommes et sur nos fabulations démocratiques.»

L'enquête, on le devine, est prétexte à revisiter cet épisode tragique de l'histoire immédiate du pays. Elle est aussi l'occasion d'une peinture corrosive de la société algérienne et d'une critique radicale du pouvoir. Des personnages rencontrés au hasard de sa mission vont lui raconter l'Algérie, une sorte de mode d'emploi pour *Les Nuls*. Allaoua l'affairiste, Bachir, le parfait parvenu, député milliardaire, importateur, négociant et vice-président du groupe parlementaire du FLN, Raïs et Habiba, citoyens lambda obsédés par «l'œil de l'étranger», une véritable phobie «entretenu par les gouvernants».

Et comme nul n'échappe à l'épreuve de l'obtention du visa, il connaîtra les tracasseries d'usage savamment orchestrées par l'employé du consulat, incontournable représentant d'un univers ubuesque : «Il nous faut savoir ce que vous enseignez, et vérifier si votre filière n'est pas incompatible avec l'intérêt national.» Les carnets d'In Amenas, rédigés par l'illustre professeur, analysent les faits tels qu'ils se sont déroulés lors de la prise d'otages et exposent les conclusions de son auteur. Ils tentent de mettre à jour les relations obscures entre le Royaume-Uni et l'Algérie, et la stratégie néocoloniale occidentale qui, via les Britanniques, la France et l'Amérique, vise à faire main basse sur les richesses énergétiques locales. Dans cette opération d'occupation de terrain, dans laquelle il convient d'éliminer l'armée algérienne par voie de dénigrement et de disqualification, il ne fait plus guère de doute, aux yeux de Sir William, que l'Algérie est bel et bien le prochain Etat à annexer selon les desseins de l'Amérique et de ses alliés. L'affaire se corse lorsqu'un nouvel acteur entre en scène : l'oligarque russe Mikail Fridman.

Et voilà William Thompson entraîné, par sa mission, dans «le cercle pervers» de la bataille implacable entre «le prestigieux Kremlin et la respectable Buckingham», lesquels ne reculeront devant rien pour le déconsidérer à son tour. La verve pamphlétaire de l'auteur croise la loi du genre qui consiste à dévoiler, dénoncer les structures profondes du mal qui, en sapant les fondements de l'Etat, renvoie le citoyen à sa non-existence. Comme tous les auteurs de roman noir, Mohamed Benchicou a un rapport passionné et violent à l'histoire, d'autant plus violent qu'il en a payé le prix. Il raconte des choses que tout le monde sait sans vouloir nécessairement l'admettre. Notamment, que la seule valeur universelle est celle de l'argent. Il raconte la corruption, l'argent blanc ou noir des Etats dans les paradis fiscaux, «la pègre politico-pétrolière (...) Celle qui vole, celle qui ment (...) Celle qui tue». Il dit le mensonge et l'artifice : «Alger est la patrie de la pantomime. On y fait mine de jouer un rôle dans la désignation des dirigeants qui, en retour, simulent de gouverner pour le bien de tous.» Et pourtant, malgré l'acuité d'un regard désabusé et sans concession, l'auteur garde pour son peuple une tendresse matinée de fierté, louant cette «manie innée d'une population de théâtraliser sa misérable condition pour la vivre en l'interprétant et non en la subissant», laquelle, dit-il, «procède d'un grand génie de l'autodérision».

*La Mission* est une satire qui entretient une vision complottiste de la politique. En s'opposant, en dénonçant, en protestant contre un certain ordre social, cette littérature de combat fait œuvre citoyenne.

**Marie-Joëlle Rupp**  
*La Mission*, Mohamed Benchicou,  
éditions Koukou, 2014

ENTRETIEN AVEC MOHAMED BENCHICOU :

# «Camus m'habite depuis mon plus jeune âge»

**Le Soir d'Algérie : Avec *La Mission*, vous faites dans le roman noir avec tous ses attributs : écriture rapide, suspense, intrigues, dénonciation au vitriol. Pourquoi avoir choisi ce genre, réputé ratisser large au niveau des lectorats ? Envie de toucher à un nouveau genre ou souci de vous adresser à davantage de lecteurs ?**

**Mohamed Benchicou :** Je dirais plutôt le souci d'être dans les temps. Je tenais à ce que l'ouvrage paraisse durant la campagne électorale en Algérie, qu'il contribue à l'effervescence du débat et que, en même temps, il en bénéficie. Cela dit, mes louables intentions ne m'exonèrent en rien des reproches que pourraient formuler à mon endroit les partisans de la tradition littéraire. Ils pourraient, à cet égard, invoquer Gide qui a dit : «C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature.» Je vous surprendrais sans doute en vous apprenant que chez moi, l'écriture est absolument secondaire et fondamentalement primordiale. Elle n'est que le véhicule de la pensée et je m'autorise à choisir le véhicule que je considère le plus approprié. J'adapte la forme au sujet. Je raconte mes histoires et j'exprime mes idées sous les compositions les plus variées. *La Mission*, je l'ai écrit très rapidement, c'est-à-dire en moins d'une année.

C'est la première fois que je fais cette expérience d'écrire un livre en «live» comme on dit dans le jargon sportif, pendant que les événements qui forment la trame de l'ouvrage, se déroulaient sur le terrain. La forme a suivi. J'ai choisi celle qui me paraissait la plus appropriée à l'idée que je voulais exprimer mais aussi, et surtout, au délai que je m'étais imparti. Je sais, il n'y a rien, dans cette ambition vulgairement journalistique, qui la rattacherait à la noblesse littéraire. Mais c'est que *La Mission* n'entre pas dans le catalogue des créations purement littéraires. Je sais ce qui lui manque à cet égard, dans la structuration et dans la réflexion. Mais je n'avais pas envisagé d'écrire autre chose que ce que j'ai écrit : j'ai voulu seulement participer à un combat que menaient, à ce moment-là, des femmes et des hommes de mon pays contre une autocratie qui se reconduisait avec arrogance à la tête d'un pays qui n'en voulait plus. C'est la seule ambition de ce livre. Du reste je l'ai dédié au mouvement Barakat.

**L'histoire, mêlant fiction et réalité, marque du genre, s'ancre dans des faits d'actualité récente qui continuent de faire débat : l'attaque de la base pétrolière d'In Amenas et les probables conséquences de celle-ci par les changements au niveau de l'armée algérienne et les retombées politiques observées dans l'équilibre des forces au pouvoir. Assignez-vous à votre roman des objectifs au-delà ou en deçà de la littérature ?**

Je suis un handicapé du journalisme. J'ai écrit pendant 40 ans sous la loi de l'immédiateté, il m'est aujourd'hui très difficile de «prendre mon temps». Un critique a même qualifié *La Mission* de «livre politique à affabulation romanesque». Je pense qu'il a quelque raison de dire cela. Ce confrère, apparemment très sourcilieux sur l'orthodoxie littéraire, en a profité pour me retirer mon brevet de romancier auquel, du reste, je ne tiens pas. Tant pis. Je ne crains pas de passer pour un intrus de la littérature. J'étais déjà classé parmi les créatures préhistoriques qui s'obstinaient à faire du journalisme «attardé», c'est-à-dire celui qui ne convient pas aux détenteurs du bon goût. Cela ne m'a pas pour autant converti à ce «journalisme professionnel» dont on sait aujourd'hui qu'il se mesure à la tranquillité qu'il procure à ceux qui le pratiquent. Pour revenir à *La Mission*, disons que je voulais à la fois, dans ce livre, écrire et dénoncer, écrire pour dénoncer, relier des phénomènes entre eux pour essayer de comprendre ce qui nous arrive : comment en est-on venu à ce quatrième mandat ? Pourquoi pas dans un roman qui s'appuierait à la fois sur le présent et le passé ? Ce ne sera pas forcément l'œuvre marquante sur cette époque. Ce sera juste une œuvre qui aura



Mohamed Benchicou

accompagné l'époque. La valeur de l'ouvrage réside, ici, moins dans la profondeur littéraire que dans sa disponibilité. D'autres écriront sur cette époque des romans plus aboutis.

**Il est patent que ce roman qui ambitionne de dévoiler des turpitudes politiques n'est pas paru par hasard à la veille d'une échéance électorale qui est, par son absurdité, le point d'orgue du jeu de massacre décrit dans *La Mission*. Pensez-vous qu'un roman peut jouer un rôle dans la dénonciation de la mascarade électorale que voilà ?**

Et pourquoi pas ? Je suis un réactif. J'ai hérité du journalisme cette propension à la réactivité et cette prétention à vouloir intervenir dans le cours des événements au moment où ils se déroulent. Pourquoi figer le roman dans un a posteriori définitif alors qu'il peut, dans cette époque où tout va vite, retrouver une seconde jeunesse en suivant le nouveau rythme de l'existence ?

**Journaliste de profession, vous avez publié d'abord des essais puis des poèmes, enfin une biographie romancée, avant d'aborder carrément la fiction avec *La Mission*. Quels sont vos modèles en littérature ? Comment se comporte un journaliste devant l'établi où se crée la littérature ?**

Vous oubliez de citer *Le dernier soir du dictateur*, une pièce de théâtre qui attend d'être jouée et, surtout, *Le Mensonge de Dieu* qui est mon vrai premier roman et, je le crains fort, celui que je ne renouvellerai pas, 650 pages pour raconter 100 ans de notre solitude algérienne, le livre qui est, le plus symboliquement, rattaché à mon expérience carcérale, celui, en tout cas, qui montre à quel point l'épreuve de la prison a changé ma façon de concevoir l'écriture et, si je peux me le permettre, la littérature. C'est la prison qui m'a jeté dans les bras de la poésie. Je passe de la rigueur de l'essai à une exaltation de la langue et du style qui est le propre de la poésie. C'est ainsi. Vous semblez vous demander si, derrière cet hétéroclisme, se cache forcément un écrivain. Vous n'auriez pas tort. J'écris environ 10 à 14 heures par jour. J'écris de tout. Je réécris souvent, aussi. Écrire, est pour moi, une douce souffrance, un rite douloureux mais absolument indispensable, comme une ivresse longue et inépuisable. J'écris dans une communion avec l'humanité silencieuse. J'écris pour les hommes enfermés, ceux qui végètent derrière les barreaux de la condition humaine. J'écris et je publie. Mais est-ce que cela fait de moi un écrivain ? Autrement dit, suis-je porteur d'un «style», d'une «âme» ? Je ne sais pas.

Ce n'est pas à moi de juger. Mes modèles en littérature ? Je ne suis pas pressé d'en avoir. Cela dit, dans *Le Mensonge de Dieu*, puis dans *La Parfumeuse* et, enfin, dans *La Mission*, on retrouve les mêmes symptômes d'une écriture déchirée que l'on peut modestement rattacher au Nouveau Roman – si vous tenez absolument à me classer dans une descendance littéraire – et qui sont : la crise de l'histoire, qui ne se résout pas en une intrigue classique avec un début et une fin, mais qui s'ordonne à une durée sans origine et sans finalité ; la crise du personnage (le mendiant notamment) qui n'est le plus sou-

**Propos recueillis par  
Arezki Metref**

vent qu'une vague conscience anonyme ; la place remarquable accordée aux objets, qui prolonge ou recrée le monde... Comment se comporte un journaliste devant l'établi où se crée la littérature ? Cela dépend de son parcours, de ses passions, de ses joies et de ses amertumes. En ce qui me concerne, j'ai été propulsé devant l'établi par l'expérience carcérale. Pour l'heure, je suis dans l'émerveillement actif. J'attends de me libérer de mes prétentions justicières. C'est alors que je séparerai l'écriture de son contenu.

**Tout écrivain a eu, à un moment ou un autre, un ou des écrivains à qui il aurait voulu ressembler ? Ce serait qui, pour vous ?**

Ressembler ? Je n'en vois pas. En revanche, un écrivain m'habite depuis mon plus jeune âge : Camus ! Le hasard n'y est pas pour rien. Il m'a continuellement installé dans l'odeur de Camus. A onze ans d'abord, en 1963, quand mon père, coiffeur, trouva à travailler dans une échoppe fraîchement aménagée dans la cour intérieure d'une maison de Belcourt. J'aimais y rester lire les journaux et, souvent, y faire mes devoirs. Ce n'est que quelques années plus tard que je réalisai qu'il s'agissait de la maison d'Albert Camus... et de Meursault ! J'ai alors lu goulûment ses œuvres, frappé par l'humble fidélité avec laquelle il a décrit mon Belcourt, notre Belcourt allais-je dire, ce Belcourt qui sentait la sueur, le pain noir et le rire gras. Je revivais Camus, les envolées camusiennes, les attachements camusiens à l'ethnie des petits Blancs européens laborieux et indésirables, fils et petits-fils de rustres provinciaux, de fugitifs espagnols, d'exilés maltais ou italiens ; ethnie disparate que la misère ou la persécution avaient jetée ici et qui formait le petit peuple de la colonisation. Je passais des années à refaire l'itinéraire du *Premier homme* dans l'espoir de remonter le cours des illusions camusiennes : comment avait-il cru possible de faire cohabiter les «humiliés des deux côtés», les indigènes du quartier. Cervantès, assemblage de masures loquaces où on crouissait jusqu'à la mort et ceux du bas-Belcourt, district européen qui réservait au petit peuple de la colonisation ses privilèges commensaux, ses amusements de prolétaire, son pastis, son film au Roxy, l'école pour les enfants et le médecin pour la famille ? L'odeur de Camus m'avait accompagné durant toute mon adolescence passée à Belcourt ainsi qu'une partie de ma jeunesse. L'écrivain devenait intrigue intime : plus je m'installais dans Belcourt, plus s'épaississait la lourde énigme de l'illusion camusienne : il ne voyait pas que les privilèges réservés au «petit peuple de la colonisation» dépendaient du maintien de l'ordre colonial !

Je renouerai avec l'odeur de l'écrivain vingt-cinq ans plus tard, quand je reçus la proposition de diriger la rédaction d'*Alger républicain*, journal où avait débuté Albert Camus. Je m'étais appesanti sur la carrière du journaliste et découvert ses idées sur le métier qui, je le crois bien, n'ont pas été sans effet sur ma carrière. C'est de Camus que j'ai confirmé qu'on pouvait diriger un journal à succès sans forcément le réduire à une simple entreprise commerciale soumise à la loi capitaliste de l'offre et de la demande mais aussi fabriquer un journal populaire sans en faire un instrument de puissance soumis à la règle totalitaire de la propagande. Je retrouverai l'odeur de Camus en prison et dans les noires journées que j'ai passées avec les femmes inconsolables et les hommes démolis, au milieu des crachats et des hurlements des gamins perdus, dans les geôles du tribunal d'Alger.

Les hommes de Boufelfika avaient tué *Le Matin*, mais face à l'injustice, il restait l'éternité de la vérité, résumée par cette réponse d'Albert Camus lorsque, invité à faire le bilan de son expérience à la tête de *Combat*, il avait simplement répondu : «Au moins, nous n'aurons pas menti !»

A. M.